

La mobilisation des philhellènes en faveur de la Grèce, 1821-1829

Denys Barau
Archiviste

Lorsqu'en mars 1821, les Grecs se soulevèrent contre la domination ottomane, il y eut un grand mouvement à travers l'Europe pour les soutenir ; il se poursuivit avec une ampleur variable jusqu'à la reconnaissance de l'indépendance grecque en 1829. Quelques traces en sont restées dans la mémoire collective : le souvenir de la mort de Byron à Missolonghi, en 1824, un grand tableau de Delacroix évoquant les massacres de Scio, quelques vers de Victor Hugo. J'ai cherché à reconstituer ce que fut ce mouvement, le premier du genre (si on excepte le précédent du soutien français aux *Insurgents* américains), et à comprendre les ressorts d'un enthousiasme pour une cause étrangère, dont la force a pu s'imposer au-delà des clivages habituels de la vie politique, dans une période pourtant très conflictuelle – peut-être parce que s'y sont trouvés associés dans un équilibre très particulier, enjeux politiques, aspirations idéologiques et pratiques philanthropiques.

L'exposé qui suit rend compte d'une recherche en cours, inachevée, aussi bien du point de vue de l'enquête documentaire que du travail d'interprétation. D'où le caractère encore approximatif et incertain de certaines hypothèses. Je me suis appuyé principalement sur quatre catégories de sources : 1) ce que les contemporains pouvaient connaître : les publications nombreuses, textes ou images, concernant la « révolution grecque », qu'elles lui soient favorables ou contraires ; 2) des archives de police qui présentent un point de vue extérieur au mouvement, souvent hostile, au moins soupçon-

neux ; 3) à l'inverse, des archives de « militants » du mouvement philhellène – celles des philhellènes genevois, dont on verra le rôle très actif, ou celles du duc d'Orléans, qui prit part au mouvement – apportent un éclairage de l'intérieur ; 4) des archives diplomatiques ou militaires et celles de la chambre de commerce de Marseille offrent un point de vue sur la situation en Grèce et en Turquie. Des fonds restent à explorer, en Angleterre, en Grèce notamment ; d'autres peut-être sont à retrouver, comme les archives officielles du Comité grec de Paris, qui ont certainement existé, mais dont la trace est perdue. Et, malheureusement, mon ignorance de la langue m'interdit tout accès direct à la dimension allemande – pourtant essentielle dans cette mobilisation.

Je commencerai par situer schématiquement, pour mémoire, les différents éléments du contexte dans lequel le mouvement philhellène naît et se développe. Je ferai, ensuite, une description du mouvement lui-même : ses étapes, ses acteurs, les règles qu'il s'est fixé, les objectifs qu'il s'est proposés, ses formes d'action, les moyens qu'il s'est donnés. Enfin, à travers une analyse sommaire de quelques aspects particulièrement saillants du discours des philhellènes, j'essaierai d'approcher certains traits de la logique qui s'y trouvait à l'œuvre.

■ L'insurrection grecque et l'Europe de la Sainte-Alliance

Une insurrection attendue

Dans l'introduction de ses *Mémoires*¹, publiées en 1828, Philippe Jourdain, un officier de marine français qui a combattu plusieurs années avec les Grecs, écrit que leur insurrection était l'« objet des

¹ *Mémoires historiques et militaires sur les événements de la Grèce depuis 1822, jusqu'au combat de Navarin*, Paris, 1828, t. I : XI

vœux des philanthropes de tous les pays, et dès longtemps prévue ». Les articles qu'une publication d'inspiration libérale, la *Revue encyclopédique*, consacre, dès sa création en 1819, aux progrès des lumières en Grèce, sont un témoignage parmi d'autres de cette attente. Et l'opinion européenne s'est émue déjà quand, en 1819, l'Angleterre qui exerce désormais son protectorat sur les îles Ioniennes, a cédé au pacha de Janina, Ali de Tébelen, la ville épiscopale de Parga.

Les voyages des Européens sont devenus plus fréquents dans le pays depuis les années 1780 : ils font souvent l'objet de récits publiés, comme celui que Chateaubriand décrit dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, ou celui de l'imprimeur Ambroise Firmin-Didot en 1816 et 1817. Les Anglais ont trouvé là au temps du blocus continental un territoire où maintenir la tradition du « Grand Tour ». En sens inverse, des Grecs sont venus en Europe, pour étudier ou pour faire du commerce. Le plus célèbre d'entre eux, Adamantios Koraïs (ou, comme on dit alors plus volontiers, Coray), originaire de Chio, s'est installé à Paris, en 1788, après des études de médecine à Montpellier, et a entrepris une édition monumentale des textes classiques ; il a beaucoup contribué à faire connaître la Grèce moderne dans les milieux lettrés. En 1803, dans un *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce* présenté à la Société des observateurs de l'homme à Paris, il décrivait un pays qui se régénère, que le développement de sa marine de commerce a enrichi, auquel la défaite des Turcs, battus par les Russes en 1769-1774, a redonné espoir, malgré l'écrasement du soulèvement suscité par les agents de Catherine II, et que l'exemple de la Révolution française a exalté. Il insistait en particulier sur le renouveau de l'instruction et la réappropriation par la jeunesse grecque de l'héritage classique.

L'œuvre et l'action d'un jeune poète grec établi à Vienne, Rhigas Velestinlis qui avait élaboré un projet de fédération balkanique et qui fut livré par les autorités autrichiennes aux Turcs et exécuté à Belgrade en 1798, l'exemple aussi des soulèvements serbes menés par Karageorge (1804-1813), puis par Milos Obrenovic en 1815, encouragent la création en Grèce même et dans la diaspora grecque en Russie (à Odessa, puis à Saint-Pétersbourg) d'une société secrète, l'Hétairie. Celle-ci prépare un soulèvement qu'elle pense

étendre à toute la péninsule des Balkans. En mars 1821, le chef de l'Hétairie, Alexandre Ypsilanti, issu de l'aristocratie grecque de Constantinople, les Phanariotes, et officier de l'entourage du tsar Alexandre, passe la frontière de la Moldavie, avec une petite troupe de jeunes Grecs, et tente de soulever les principautés de Moldavie et de Valachie – qui jouissent alors d'une certaine autonomie sous la suzeraineté ottomane. Mal soutenue par les boyards et les paysans roumains, l'entreprise échoue ; Ypsilanti, battu, s'enfuit en Autriche. Il y mourra en prison quelques années plus tard. Mais une insurrection s'est déclenchée aussi dans certaines îles de l'Archipel et en Morée², où l'Hétairie trouve appui auprès du clergé orthodoxe et auprès des nombreux bandits d'honneur (les « klephtes ») qui ont maintenu depuis la conquête au XVII^e siècle une tradition de dissidence et de lutte sporadique contre l'occupant turc.

Une insurrection intempestive

Alexandre Ypsilanti comptait sur l'appui de son ami l'empereur de Russie, au nom de la solidarité orthodoxe. Au contraire, le tsar condamne fermement son initiative : il y voit une menace contre l'ordre édifié au Congrès de Vienne après la victoire des coalisés sur l'empire napoléonien. L'Acte final, signé le 9 juin 1815, avait fixé l'organisation territoriale de l'Europe avec le seul souci de l'équilibre des forces, sans égard à un quelconque droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ni aux aspirations nationales naissantes. Deux traités signés en septembre 1815 et en octobre 1818 avaient ensuite organisé l'alliance des cinq principales puissances européennes : Autriche, Russie, Prusse, Angleterre, France. Le premier institue la « Sainte-Alliance », affirmation symbolique de la fraternité des princes « délégués de la Providence » pour le gouvernement des « branches d'une même famille » : la « nation chrétienne », et qui s'engagent à ne suivre dans leur conduite que « les préceptes de cette religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix ». Le

² Nom sous lequel à l'époque on désigne le plus souvent la presqu'île du Péloponnèse.

second met en place un système de congrès réguliers entre les États, destinés à prévenir tout conflit entre eux par la négociation et à mettre en œuvre au nom du principe de légitimité, un droit d'intervention dans les États menacés de révolution. Peut-être cette si étroite connexion entre les aspects intérieurs et extérieurs de la vie politique européenne instaurée par le « système Metternich » a-t-elle contribué, plus qu'à d'autres époques, à fixer l'attention de l'opinion sur des causes étrangères. Ce système n'empêche toutefois pas que se manifeste la rivalité entre les deux plus fortes puissances, l'Angleterre et la Russie : elle a son principal enjeu en Méditerranée autour de l'héritage escompté d'un Empire ottoman dont on évoque volontiers l'imminente et inéluctable disparition.

En politique intérieure, certains États européens, comme la France, font l'expérience difficile et tâtonnante du régime représentatif et du libéralisme constitutionnel à l'exemple de l'Angleterre, mais le spectre des révolutions violentes semble resurgir : attentats spectaculaires comme l'assassinat du poète Kotzebue par l'étudiant Sand en mars 1819 et celui du duc de Berry en février 1820, émeute à Paris en juin 1820, conspirations des sociétés secrètes en Italie, en France ou en Allemagne, agitation « radicale » en Angleterre. À Naples, puis en Piémont, des mouvements révolutionnaires imposent des constitutions, une intervention militaire autrichienne les écrase. En Espagne – comme au Portugal –, une junte constitutionnelle a pris le pouvoir : le Congrès de Vérone, en 1822, charge la France d'y rétablir la légitimité.

La marche vers l'indépendance

Le soulèvement grec a paru d'abord s'inscrire en parfaite continuité avec les révolutions d'Italie et d'Espagne. D'où la condamnation des cabinets et le soutien des libéraux. Mais les massacres de Grecs à Constantinople et à Smyrne en représailles de l'insurrection de Morée, l'exécution du patriarche de Constantinople, principale autorité spirituelle de l'Eglise orthodoxe, amènent peu après la rupture des relations diplomatiques entre Russie et Turquie ; l'éventualité d'une guerre préoccupe les cabinets et l'opinion jusque vers le mois de juin 1822.

Sur le terrain, les insurgés grecs ont pu s'implanter solidement dans le Péloponnèse et dans l'Archipel ; ils repoussent les contre-offensives des troupes ottomanes et dominent aisément sur mer. Mais les avancées en Grèce continentale (à l'ouest autour de Missolonghi, à l'est autour d'Athènes) restent limitées : les insurgés subissent là des revers comme à Péta en juillet 1822. La guerre civile qui se déclenche en janvier 1824 opposant certains chefs militaires au gouvernement élu par l'Assemblée nationale, compromet les chances des insurgés. Quand, en 1825, sur la requête du Sultan, les troupes égyptiennes, formées à l'euro-péenne, débarquent en Morée, tout semble perdu. Les très longs sièges de Missolonghi puis de l'Acropole d'Athènes symbolisent la résistance opiniâtre et un peu désespérée des Grecs. En avril 1827, la désignation par l'Assemblée nationale d'un président de la Grèce, le noble corfiote Jean Capodistria, ancien ministre du tsar, semble pourtant annoncer une stabilisation de la situation intérieure.

Sur le plan diplomatique, les choses évoluent plus favorablement : après l'arrivée au pouvoir de George Canning, en 1823, l'Angleterre prend des positions favorables aux Grecs qui envoient une députation à Londres ; la mort d'Alexandre 1^{er}, en décembre 1825, permet un changement de la position russe. À travers négociations et conférences, l'idée s'impose progressivement d'une intervention en faveur de la Grèce, malgré la résistance de la diplomatie autrichienne. Le refus opposé par le gouvernement ottoman à toutes les démarches conciliatrices amène à la signature du traité de Londres en juillet 1827 : l'Angleterre, la Russie et la France s'engagent à imposer une solution. Le 20 octobre, les flottes alliées coulent celles des Turcs et des Égyptiens dans la rade de Navarin, dépassant un peu l'attente des gouvernements. Les Turcs n'acceptent cependant le principe de l'indépendance grecque qu'en septembre 1829, après qu'une expédition française en Morée ait obtenu l'évacuation sans combat des troupes égyptiennes (août-septembre 1828) et surtout après les victoires russes de l'été 1829 qui menacent directement Constantinople.

I Une description du mouvement

Les étapes de la mobilisation

On peut distinguer quatre phases dans le développement du mouvement philhellène.

1) Du printemps 1821 à fin 1822, la presse est attentive aux événements de Grèce ; livres et brochures se multiplient ; on commence à lancer des souscriptions. Surtout des volontaires partent combattre aux côtés des Grecs. Beaucoup viennent d'Allemagne, où des comités se forment pour les aider ; il s'en forme aussi en Suisse. Des Français partent également. Le 14 juillet 1821, le ministre de l'Intérieur prescrit une étroite surveillance, demande d'identifier les recruteurs, mais reconnaît l'impossibilité d'empêcher les départs, si les voyageurs sont en règle. Les contingents sont de plus en plus nombreux et de mieux en mieux organisés, jusqu'au départ depuis Marseille, le 22 novembre 1822, du plus gros convoi : 132 volontaires, dont 95 Allemands, embarquent sur le *Scipion*.

2) En 1823 et en 1824, le mouvement reflue nettement. De nombreux volontaires sont revenus déçus, faisant souvent des conditions d'existence qui leur ont été faites, et du comportement des Grecs, un tableau peu flatteur ; certains de ces témoignages ont été publiés, avec la bénédiction des autorités ; le « bataillon des philhellènes » où se trouvaient regroupés, sous la direction du général wurtembergeois Charles de Normann, la plupart des volontaires européens, a été décimé à la bataille de Péta. Les départs pour la Grèce se font beaucoup plus rares. Et puis la presse et l'opinion, en France au moins, sont occupées ailleurs – par la grande affaire du moment : l'expédition de l'armée française en Espagne, qui remporte un succès inespéré. Pourtant, c'est dans cette période que le *London Greek Committee* se constitue (mars 1823) ; animé par des disciples de Jeremy Bentham, il regroupe des personnalités politiques et religieuses. Presqu'en même temps, une société philanthropique française, créée à la fin de l'année 1821, la Société de la morale chrétienne, institue en son sein un comité pour l'organisation d'une sous-

cription en faveur des réfugiés grecs. En février 1824, peu après l'arrivée à Londres des deux députés grecs (André Louriotis et Jean Orlando), un premier emprunt de 800 000 £ est consenti au gouvernement grec.

3) De la fin 1824 à octobre 1827 (la bataille de Navarin), le mouvement connaît son plus grand essor : à Paris, en février 1825, la presse annonce la création d'une Société philanthropique en faveur des Grecs, dirigée par un comité de 25 personnalités, le « comité grec de Paris ». D'autres comités se constituent dans le courant de la même année à Marseille, et dans d'autres villes de province françaises (notamment à Lyon, à Nîmes, à Mulhouse, à Toulouse), dans d'autres capitales européennes (Bruxelles, La Haye, Copenhague, Stockholm, Berlin, Munich) ou aux États-Unis (New York, Boston, Philadelphie, Baltimore). Un réseau particulièrement dense couvre la Suisse, jusque dans de très petites localités ; il a son centre à Genève, dont le comité a été créé en septembre 1825. Un homme d'affaire genevois, Jean-Gabriel Eynard, ami personnel de Capodistria, membre des deux comités de Paris et de Genève, consacrant sans compter à la cause son temps et son argent, organise leur coopération, qui devient l'axe du mouvement à l'échelle de l'Europe. Le très long siège de Missolonghi, que l'opinion européenne suit avec passion – malgré une information difficile et très différée, est sans doute ce qui cristallise le moment fort du mouvement, au printemps et à l'été 1826, quand se multiplient souscriptions et initiatives. La manifestation la plus spectaculaire a été le concert donné au Vauxhall en présence du duc d'Orléans le 28 avril. Les publications sont de nouveau nombreuses ; la *Note sur la Grèce* que publie Chateaubriand, l'été 1825, traduite immédiatement en allemand, en espagnol et en grec moderne, s'étoffe à mesure des éditions successives. L'imprimerie Firmin-Didot publie même à partir de juin 1826 une revue spécialisée : les *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce publiés d'après les communications du comité philhellénique de Paris*.

4) Après octobre 1827, le mouvement commence à décliner : les publications se font moins fréquentes, la périodicité des *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce* se ralentit (ils cessent de paraître en 1829), le rendement des souscriptions s'effondre.

Actions individuelles et mouvement organisé

Durant toute son histoire, le mouvement présente une combinaison entre initiatives spontanées et action organisée, mobilisant également des individus et des institutions. De manière assez prévisible, les publications littéraires ou les productions artistiques, dont on verra plus tard l'importance, relèvent plutôt de l'initiative individuelle : certes, Benjamin Constant écrit un *Appel aux nations chrétiennes en faveur des Grecs* au nom du comité des Grecs de la Société de la morale chrétienne, mais son ami, Claude Fauriel, lorsqu'il publie un recueil de *Chants populaires de la Grèce moderne*, ne s'autorise que d'une enquête entreprise avant même l'insurrection. Cette publication a été son unique contribution à la cause, en dehors d'une participation à une tardive et éphémère *Société hellénique pour la propagation des lumières en Grèce* en 1828 et 1829. De même, Delacroix ou Ary Scheffer choisissent en toute indépendance les sujets des toiles qu'ils exposent aux Salons ; Delacroix note en mai 1823, dans son journal, tout simplement : « Je me suis décidé à faire pour le Salon des scènes du Massacre de Scio ». Comme l'a montré Paul Bénichou dans *Le Sacre de l'écrivain*³, si les écrivains ou les artistes de ces années aiment à intervenir dans les affaires publiques, ils n'envisagent de le faire qu'en toute indépendance, souverainement. Mais beaucoup de ceux qui vont combattre en Grèce – notamment des Français – et surtout dans la première période, le font aussi de leur propre initiative, sans le secours d'aucune organisation. Ainsi de l'un des plus célèbres d'entre eux, le colonel Fabvier : ancien officier de l'Empire, impliqué dans différentes conspirations contre les Bourbons et dans les tentatives malheureuses pour soulever les troupes de l'expédition d'Espagne, il s'embarque sous un faux nom en décembre 1823 ; il a pu jouer un rôle important, devenir une sorte de symbole du philhellénisme combattant aux yeux de l'opinion française, tout en conservant son indépendance vis-à-vis des institutions du mouve-

³ Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, José Corti, 1985. Nouvelle édition : Gallimard, 1996.

ment. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand rapporte : « Les dépêches de M. Fabvier faisaient souffrir le comité ; il nous grognait fort ».

On a vu, dès la première émergence du mouvement, des comités se former en Allemagne et en Suisse, précisément pour aider ceux qui s'en vont combattre. D'autres se formeront un peu plus tard pour secourir les réfugiés grecs en Europe, et puis d'autres encore qui se proposeront plus généralement d'agir « en faveur des Grecs ». Principalement le « Comité grec de Paris », c'est-à-dire le comité central de la « Société philanthropique en faveur des Grecs ». Les circonstances de sa création demeurent obscures ; la réponse des députés grecs à Londres à une lettre du 21 décembre 1824 annonçant sa formation est la trace la plus ancienne que je connaisse (Dallegio, 1949 : 131-132) – les cinq destinataires de cette réponse, futurs membres du comité – Charles de Lasteyrie, Alexandre de Lameth, Guillaume Ternaux, Alexandre de Laborde et Ambroise Firmin-Didot – en ont sans doute pris l'initiative pour appuyer le lancement d'un nouvel emprunt au bénéfice du gouvernement grec. L'adhésion à la Société coûte 50 francs par an. Pendant les trois années d'exercice – 1825, 1826 et 1827 – pour lesquelles nous avons des listes de sociétaires, 523 personnes en tout ont adhéré⁴ ; 47 ont renouvelé leur adhésion les trois années, parmi lesquelles on remarque : Benjamin Constant, qui est également membre du comité grec de la Société de la morale chrétienne ; Marc-Antoine Jullien, propriétaire et directeur de la *Revue encyclopédique* ; le comte de Las Cases, l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène* (publié en 1828) ; Destutt de Tracy, l'un des principaux philosophes de l'école des « idéologues », et deux anciens ministres de la Restauration : le baron Louis et le baron Pasquier, qui était ministre des Affaires étrangères du ministère Richelieu, au moment où l'insurrection a éclaté.

⁴ Des listes d'adhérents sont publiées régulièrement à partir de mai 1826, dans les *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce* ; pour la période antérieure (depuis mars 1825), on trouve des listes manuscrites ou imprimées dans les archives de la banque Mallet-Neuflize, déposées aux Archives nationales, sous la cote 44 AQ 10.

Le comité constitué par cooptation compte 25 membres⁵. Forte présence aristocratique : quatre ducs (La Rochefoucault, Choiseul, Fitz-James et Dalberg), plusieurs comtes (Laborde, Lameth, Harcourt, Lasteyrie, Sainte-Aulaire), un vicomte, Chateaubriand. L'armée impériale est représentée par trois généraux : Mathieu Dumas, Étienne-Maurice Gérard, Horace Sébastiani (mais deux maréchaux, Soult et Mortier, adhérent à la Société en 1825). Le monde de la finance et de l'industrie est beaucoup plus présent : Guillaume Ternaux – qui préside le Comité et chez qui se tiennent les réunions, Benjamin Delessert (dont les deux frères, Gabriel et François, cotisent les trois années), Jacques Lafitte, Casimir Périer, et, moins connus, Dominique André et son associé Cottier, deux banquiers qui gèrent les fonds de la Société. Deux Genevois – Jean-Gabriel Eynard, qui est aussi financier, et le baron de Staël – ainsi que le duc de Dalberg qui est allemand, apportent une touche cosmopolite. Au monde des lettres appartiennent, outre Chateaubriand, l'imprimeur et helléniste Ambroise Firmin-Didot, et Abel Villemain, professeur à la Sorbonne, mais aussi Laborde, auteur de récits de voyage, ou Sainte-Aulaire, historien. Beaucoup ont une expérience de l'action philanthropique : le duc de La Rochefoucault, Benjamin Delessert, Laborde, Lasteyrie, Ternaux, le baron de Staël, Alphonse Mahul. Plus de la moitié sont ou ont été parlementaires : six pairs de France (Choiseul, La Rochefoucault, Sainte-Aulaire, Chateaubriand, Laine de Villevêque et Fitz-James), et sept députés : Casimir Périer, Delessert, Laborde, Lafitte, Lameth, Sébastiani et Ternaux. Trois ont exercé des fonctions ministérielles (Chateaubriand qui vient de quitter les Affaires étrangères, Laine de Villevêque qui a participé aux deux ministères Richelieu, en 1816 et en 1820, et Dalberg, membre du gouvernement provisoire formé par Talleyrand en avril 1814).

Le plus remarquable, c'est que se côtoient là, sans frictions apparentes, des représentants des courants politiques les plus opposés : à côté du duc de Fitz-James, ultra zélé, et de Chateaubriand qui anime la contre-opposition de droite au ministère Villèle, un fort contin-

⁵ La liste des membres du comité figure, notamment, en tête des numéros des *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*.

gent de libéraux de premier plan : Sébastiani, Lafitte, Casimir Périer, Delessert, Ternaux... Détail anecdotique mais significatif : se retrouvent au comité Mathieu Dumas qui commandait les troupes envoyées par l'Assemblée pour arrêter la famille royale au moment de la fuite à Varennes, et le duc de Choiseul, alors jeune officier qui commandait de son côté le détachement envoyé par Boufflers à la rencontre des fugitifs. L'absence de La Fayette peut surprendre : son rôle récent à la tête de la Charbonnerie a pu le rendre indésirable dans un comité si ouvert, mais son alter ego, le général Mathieu Dumas, y figure ; des membres de sa famille cotisent à la Société. Comme premier prince du sang, le duc d'Orléans ne peut probablement pas non plus figurer dans ce genre de comité, mais il y exerce une influence certaine.

La stratégie du mouvement

Dans les instructions⁶ données au général Henri Roche, son représentant en Grèce, le comité de Paris pose en règle d'or de son action la neutralité par rapport aux débats et conflits politiques grecs. L'équilibre des tendances en son sein explique peut-être l'insistance qu'on y met, mais la même règle est reprise par le comité de Genève idéologiquement moins disparate. On ne recommande d'ailleurs pas seulement à ceux qui vont en Grèce de s'abstenir de prendre parti entre les factions, on leur demande de travailler à les réconcilier. Quant à la forme du gouvernement, Chateaubriand, dans sa *Note sur la Grèce*, soutient que les Grecs ont gagné par leur combat le droit d'en décider eux-mêmes, tout en précisant qu'ils voudront probablement une monarchie constitutionnelle. De quoi rassurer ceux qui souhaitent l'indépendance des chrétiens d'Orient, mais s'inquiètent de la constitution démocratique adoptée par la première Assemblée nationale grecque. Luttres de factions et problèmes de régime se compliquent d'enjeux internationaux, à mesure que se rapproche l'intervention des puissances. En juillet 1825, le gouvernement grec, jugeant la situation désespérée à la suite de l'invasion

⁶ Publiées dans les *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 2, juillet 1826.

égyptienne en Morée, demande la protection de l'Angleterre. Le général Roche proteste⁷. Cette infraction à la règle de neutralité provoque un vif débat au sein du Comité de Paris ; on n'en sait malheureusement pas les termes exacts⁸. Roche est désavoué, puis rappelé. L'affaire révèle également des enjeux dynastiques : Roche et quelques autres philhellènes français intriguent pour faire nommer roi de Grèce, le duc de Nemours, un des fils du duc d'Orléans. D'autres candidatures se présentent, celle d'un prince de Suède, celle de Léopold de Saxe-Cobourg. Aussi, en janvier 1826, Jean-Gabriel Eynard, dans ses instructions à deux jeunes Genevois, Franck Marcet et William Romilly, qui partent pour la Grèce, répète et précise la règle : « Confirmez aux membres du Gouvernement grec et à tous les chefs militaires que nous ne voulons nous mêler en rien de leur politique intérieure, que la Grèce se donne le gouvernement qu'elle voudra, les comités ne sont et ne veulent être que les amis de l'humanité, ils ne sont pour aucun parti. Français, Anglais, Russes ou Autrichiens, peu importe et quels que soient la nation ou les moyens, qui fassent recouvrer à la Grèce son indépendance, pourvu qu'elle soit libre et à l'abri du sabre turc, c'est tout ce que les comités demandent⁹ ».

L'intervention de l'une ou l'autre des puissances européennes apparaît donc comme un moyen possible et acceptable pour atteindre ce but unique : l'indépendance. Il y a là un infléchissement important d'orientation, lié certainement à l'évolution du rapport de force sur le terrain, aux changements qui s'annoncent sur le plan diplomatique ; peut-être aussi à l'institutionnalisation du mouvement. Au début, beaucoup espèrent que la Grèce recouvrira son indépendance par elle seule : en septembre 1823, au cours d'une conversation

⁷ On trouve le texte de cette protestation dans les archives du duc d'Orléans déposées aux Archives nationales, sous la cote 300 AP (III) 23.

⁸ L'affaire est connue principalement par deux lettres du duc de Choiseul à Jean-Gabriel Eynard, datées des 10 et 20 septembre 1825 (Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1884, folios 71-72 et 77-78).

⁹ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers David Munier, Ms. 3226, folios 3-4.

avec Eynard, Capodistria lui-même se félicite que les Grecs n'aient pas bénéficié de la protection d'une puissance – la Russie, probablement, qui aurait pu, dit-il, les rendre « plus heureux », mais ne leur aurait pas donné l'occasion de développer leur « caractère »¹⁰. Au contraire, Chateaubriand, toujours dans sa *Note sur la Grèce*, ne cherche qu'à susciter une intervention diplomatique qui suffirait à son avis pour imposer l'indépendance. À travers cette oscillation ou cette évolution, deux définitions, concurrentes ou successives, de l'objectif du mouvement apparaissent : agir à la place des puissances et peut-être par là mettre en cause l'ordre de la Sainte-Alliance, ou au contraire susciter leur intervention et quand elle sera engagée, la seconder. Quelques semaines avant Navarin, le comité de Genève définit ce partage des tâches dans une circulaire : « L'œuvre des Puissances est de sauver la Grèce comme corps politique, comme corps chrétien ; la nôtre est de sauver des individus dénués de tout, et que les secours journaliers de la charité garantissent à peine des extrémités de la famine. L'œuvre des Puissances prépare à la Grèce un heureux avenir : la nôtre doit être de conserver jusqu'à la paix cette faible population opprimée par toutes les misères de la vie¹¹. » La mobilisation pourtant reflue vite dès que l'action des puissances se concrétise, comme si elle avait trouvé sa force dans le suspens entre ces deux définitions, comme si elle ne s'était imposée que de la défaillance des États, tout en se soutenant de l'attente de leur intervention.

Comment aider les Grecs ?

Dans une lettre à Eynard de septembre 1825, le duc de Dalberg évoque « notre première réunion quand le bon Lasteyrie et Didot demandaient des livres pour aider la cause grecque » et que lui-même voulait « qu'on envoyât avant tout des armes et qu'on cher-

¹⁰ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms sup.1870 (Beaulieu, 6 septembre).

¹¹ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers du pasteur Lûtscher, Ms sup.1891, folios 152-153

chât à concilier les chefs turbulents et factieux »¹². Un peu plus tôt, à Missolonghi, Byron, surtout soucieux d'organisation militaire, ironisait sur le « typographical colonel » Leicester Stanhope, représentant du comité de Londres, benthamien avant tout, et préoccupé d'abord d'implanter une imprimerie et de créer un journal : « *It is odd enough that Stanhope, the soldier, is all for writing down the Turks, whilst I, the writer, am all for fighting them down* » (Woodhouse, 1969 : 108). En fait, le philhellénisme n'a jamais vraiment tranché entre ces deux modes d'intervention, l'un comme l'autre ordonnés à l'indépendance de la Grèce, l'un plus politico-militaire, l'autre davantage philanthropique, ce qui a peut-être été une de ses forces. Toutefois le premier mouvement, on l'a déjà indiqué, c'est celui qu'évoque Victor Hugo dans son poème *Enthousiasme*¹³ : « En Grèce ! en Grèce ! adieu, vous tous ! il faut partir ! » – et partir pour se battre. L'Europe sort de plus de vingt ans de guerres presque ininterrompues, certains qui n'ont connu que l'état militaire n'ont pu se faire à la vie civile – comme le Philippe Bridau que Balzac met en scène dans *La Rabouilleuse* ; d'autres, plus jeunes, vivent dans la nostalgie de l'épopée – la « génération ardente, pâle, nerveuse » que Musset décrit avec force au début des *Confessions d'un enfant du siècle* : « Alors il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse ».

Le nombre de ces combattants volontaires est resté pourtant assez limité¹⁴ : à peine un millier sans doute (à titre de comparaison, on évalue à 32 000 les membres des brigades internationales pendant les trois années de la guerre d'Espagne)¹⁵. Sur les listes d'embarquements recueillies par la police à Marseille, on compte de nombreux

¹² Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup.1884, folios 69-70.

¹³ Publié dans *Les Orientales* en 1829.

¹⁴ Les informations sur ces volontaires proviennent principalement des dossiers de police conservés aux Archives nationales (cotes F⁷ 6722, 6723 A et B, 6724 et 6725) et aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône (cote 1 M 547).

¹⁵ Voir Rémi Skoutelsky, « L'engagement des volontaires français en Espagne républicaine », *Le Mouvement social*, n° 181, oct.-déc. 1997.

Allemands (environ 280) et Français (environ 220), une soixantaine d'Italiens, une cinquantaine de Suisses – une vingtaine d'Américains et des groupes plus restreints de Polonais, de Danois, d'Espagnols ou de Suédois. Une centaine d'Anglais ont rejoint la Grèce par d'autres voies. Près de 300 sont des militaires ou d'anciens militaires de tous rangs ; on compte aussi pas mal d'étudiants, et plus encore d'employés de commerce ou de gens des métiers artisanaux (parmi les Allemands surtout). La plupart sont jeunes, voire très jeunes : sur les 581, dont on sait l'âge, 418 ont moins de 30 ans, au moment de leur départ, 10 ont entre 14 et 17 ans, 61 entre 18 et 20 ans. Les 163 autres comptent entre 30 et 56 ans pour le plus vieux.

Les séjours, très décevants pour beaucoup d'entre eux, sont souvent brefs – de quelques mois. La plupart se font rapatrier par les autorités consulaires à Smyrne ou à Milo et reviennent à Toulon sur des bateaux de guerre. Après le séjour de rigueur au lazaret (la peste est encore endémique dans le Levant), les étrangers sont priés de rentrer dans leur pays par la frontière la plus proche. Quant aux Français, l'article 21 du Code civil prévoyant la déchéance de la nationalité pour qui servirait dans des armées étrangères, ils doivent attendre, quelquefois plusieurs mois, les résultats de l'enquête de police ; tous finissent par être autorisés, dès qu'un parent apporte sa caution, à retourner dans leur département d'origine, avec interdiction pour les provinciaux de se rendre à Paris.

Deux cas, entre beaucoup d'autres, illustrent assez bien les deux types indiqués plus haut. Celui de Maurice Persat, dont les mémoires écrits dans les années 1840 ont été publiés beaucoup plus tard¹⁶ : il a passé la trentaine, il a fait toutes les campagnes de l'Empire qu'il a terminées comme capitaine ; congédié à la Restauration, il court toutes les révolutions qui se présentent et lui offrent, comme il dit, « la chance de continuer honorablement (sa) carrière militaire et politique » : en Colombie avec Bolivar, à Naples, en Espagne aux côtés des Constitutionnels, où il se lie d'amitié avec Armand Carrel ; au passage, il participe, comme beaucoup de ses collègues officiers en demi-solde, aux troubles de juin 1820 à Paris. Son premier séjour en Grèce – d'août à novembre 1821 – se passe mal, les Grecs lui sem-

¹⁶ *Mémoires du commandant Persat*, Paris, 1910, et Archives nationales, F⁷ 6907.

blent lâches, perfides et cruels, et il a peu d'estime pour la plupart de ses compagnons européens. Il y retourne pourtant à deux reprises, après avoir été réintégré dans l'armée, en 1828-1829 avec l'expédition de Morée, et en 1831-1833, dans un corps expéditionnaire envoyé pour aider au maintien de l'ordre entre l'assassinat de Capodistria et l'arrivée du roi Othon. Entre temps, il a pris part à la conquête de l'Algérie.

Constantin Guys¹⁷, lui, a 18 ans lorsqu'il s'embarque en octobre 1821 à Marseille sur un bateau danois – et il se dit « étudiant ». Il ne repart qu'en novembre de l'année suivante, après avoir servi, semble-t-il, comme sous-lieutenant aux côtés de Mavrocordato ; il a été l'un des rescapés du combat de Péta, en juillet 1822. Sa famille l'a cru mort, a fait prendre des informations sur lui par un oncle qui est consul de France à Alep. À son retour à Toulon, en décembre 1822, il nie, comme beaucoup le font, avoir combattu en Grèce, prétend n'y avoir séjourné que « par pure curiosité et pour son instruction ». Il est retenu à Toulon jusqu'en février 1823, l'intervention de sa sœur, la bonne réputation de son père, commissionnaire de la marine, lui valent l'indulgence du ministre de l'Intérieur, qui, considérant aussi son extrême jeunesse, le juge « plus imprudent que coupable ». Il commençait là une longue carrière de voyageur, qui devait le mener comme dessinateur de presse (anglaise en particulier) sur d'autres terrains dangereux comme la guerre de Crimée ; Baudelaire a vu en lui « le peintre de la vie moderne ».

Avec les comités, la contribution militaire du philhellénisme prend une allure plus professionnelle. Elle vise d'abord à soutenir l'organisation d'une force militaire à l'européenne que le colonel Fabvier a déjà entreprise, sans égard aux objections de quelques autres, qui jugent plus conforme au caractère grec et donc plus efficace, la guerre de guérilla menée par les chefs klephtes¹⁸. On recrute, sous le contrôle du général Sébastiani, des officiers et des sous-officiers expérimentés

¹⁷ Archives nationales, F⁷ 6723 A, dossier 40 ; Emmanuel Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays...* Paris, Gründ, 1976, t. 5 ; Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*.

¹⁸ Voir, en particulier, une lettre du capitaine Arnaud au duc d'Orléans le 28 avril 1827 (Archives nationales, 300 AP (III) 23).

pour encadrer cette armée régulière, ainsi que des ouvriers d'armement. Quatre expéditions partent de Marseille – en septembre 1825, janvier, mars et juillet 1826 – transportant en outre des fusils, des munitions, du matériel d'artillerie, des uniformes, des chaussures... ; les autorités ne font pas mine de s'y opposer¹⁹. L'envoi d'un chef militaire prestigieux est une préoccupation constante du comité ; on a pensé les premiers temps au général Drouot, qui s'est refusé²⁰ ; on consacre de grands moyens et beaucoup d'énergie à organiser le départ de l'amiral anglais Thomas Cochrane, qui vient de s'illustrer au service des révolutionnaires d'Amérique latine et qui partira après beaucoup de tergiversations en février 1827, à bord d'un bateau acheté par les comités à Saint-Tropez²¹. On a même envisagé un moment – à l'initiative de Eynard et avec la bénédiction de Chateaubriand – de détourner à son profit une frégate construite à Marseille pour le compte du pacha d'Égypte²².

Un médecin français de 30 ans, Étienne-Marin Bailly, disciple de Gall, l'inventeur de la phrénologie, et ami de Saint-Simon, à l'enterrement de qui il a prononcé un discours, accompagne la première expédition, en juillet 1825. Il a pour mission de « diriger la pharmacie et monter le service de santé » ; le duc d'Orléans a financé l'opération. Avec l'assistance de son neveu, le docteur Félix Blondeau, il pratique à la fois la médecine militaire et la médecine civile, au cours d'un long séjour qui dure jusqu'en 1828 ou 1829²³. Deux autres médecins au moins l'avaient précédé : en 1823, l'Anglais Julius Millingen, envoyé par le comité de Londres, et au

¹⁹ Voir la série des *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce* et la correspondance de Jean-Gabriel Eynard (Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Ms. sup. 1884).

²⁰ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1884.

²¹ En particulier Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup.1884-1885, et Papiers David Munier, Ms. 3226 ; Archives nationales, F⁷ 6722, dossiers 13, 14 et 22, F⁷ 6723 B, dossier 35 bis, et F⁷ 6724, dossier 43.

²² Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms sup. 1884 et Papiers David Munier, Ms 3226.

²³ Sur le docteur Bailly et son action en Grèce, voir : *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 2, 4, 5 et 7. ↪

début de 1825, le chirurgien de marine américain Samuel Howe. En décembre 1826, Eynard envoie à Hydra un médecin genevois, Louis-André Gosse, qui reste en Grèce jusqu'en 1829²⁴. À la même époque, Eynard désigne ce même docteur Gosse, Bailly et le colonel bavarois Heideck pour constituer avec les amiraux grecs Miaoulis et Tombazis, deux commissions – l'une à Nauplie, l'autre dans l'île d'Hydra – chargées de gérer et de distribuer aux militaires comme aux civils les vivres envoyés en Grèce par les comités. Il s'agit d'assurer une distribution équitable et d'éviter les détournements. Ces envois de vivres ont été rendus nécessaires en particulier par les ravages systématiques des troupes d'Ibrahim Pacha en Morée. Ils sont organisés régulièrement par un réseau d'agents que Eynard avait mis sur pied à Livourne, à Ancône et dans les îles Ioniennes, dans les premiers mois de 1826, pour tenter de ravitailler Missolonghi assiégée²⁵.

La guerre provoque dans la Grèce insurgée des déplacements locaux de populations, fuyant les massacres et les pillages qui accompagnent l'avancée des armées turques ou égyptiennes ; les populations turques fuyant d'ailleurs de leur côté les exactions tout aussi violentes des Grecs. Mais c'est surtout dans les régions restées sous contrôle turc, à Constantinople et en Asie mineure – et dans les premiers temps de la guerre, que la population grecque est exposée à la violence. Après les massacres qui marquent la reconquête de l'île de Chio par les Ottomans en avril 1822 et dont les récits horrifient l'opinion européenne (on parle de 23 000 tués), les survivants se réfugient dans l'île insurgée d'Ipsara.

²³ suite *Rapport à MM. les membres du Comité philhellénique de Paris, par M. le docteur Bailly de Blois, agent du comité auprès du gouvernement grec*, Paris, 1831 ; *Revue encyclopédique*, février 1826 ; Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms sup. 1884-1885 ; Archives nationales, 300 AP (III) 23 et F⁷ 6724, dossier 3 ; et *Notice biographique sur le Dr Bailly de Blois*, Paris, 1837.

²⁴ Les papiers du docteur Gosse concernant son séjour en Grèce sont conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (cotes Ms. 2667-2690).

²⁵ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1884-1885 et Papiers David Munier, Ms. 3226.

On signale aussi des réfugiés grecs dans les différents ports de la Méditerranée, notamment à Marseille, où est établie une communauté grecque nombreuse et prospère. Le comité pour les Grecs de la Société de la morale chrétienne, qui s'est donné pour but précisément de secourir les réfugiés, aide en 1823 une trentaine de personnes à retourner en Grèce²⁶. L'affaire la plus marquante concerne aussi, la même année 1823, des réfugiés qui cherchent à rejoindre leur patrie. C'est un groupe d'environ 150 personnes, qui s'étaient d'abord réfugiées à Odessa, la plupart fuyant la répression en Moldavie et en Valachie après l'échec de l'expédition d'Ypsilanti. Autorisés par les Russes à rentrer chez eux, ces réfugiés ont voulu s'embarquer à Trieste ; les autorités autrichiennes les ont refoulés ; revenus à Odessa, repartis, ils ont été accueillis et pris en charge dans certaines villes allemandes, puis suisses, par des sociétés de bienfaisance ou par les comités grecs. Après de nombreux refus, sur les instances répétées des autorités fédérales suisses, le gouvernement français finit par accepter de les laisser traverser le territoire, de juin à novembre 1823, pour s'embarquer à Marseille, mais par petits groupes, selon un itinéraire soigneusement contrôlé, les comités suisses assurant leur subsistance²⁷.

À Chio, ou après la chute de Missolonghi, pour s'en tenir au plus spectaculaire, ceux qui échappent au massacre sont emmenés pour être vendus comme esclaves ; il s'agit le plus souvent de femmes et d'enfants. L'opinion européenne s'en indigne : au cours d'un débat à la Chambre des Pairs en mars 1826, Chateaubriand prononce un discours retentissant et fait voter un amendement prévoyant des poursuites contre tout marin français qui participerait d'une manière quelconque au transport et au trafic de ces esclaves. Son argumentation souligne le paradoxe qu'il y aurait à tolérer une traite des Blancs quand on vient d'interdire la traite des Noirs²⁸. Le Comité

²⁶ *Journal de la Société de la morale chrétienne*, n° 15 : 131-153.

²⁷ Archives nationales, F⁷ 6722, dossier 44 ; Archives départementales du Rhône, 4 M 402 ; Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1 M 547 ; Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers du pasteur Lütcher, Ms sup. 1891 ; *Journal de la Société de la morale chrétienne*, n° 15 : 131-153.

²⁸ Archives parlementaires, tome 46, Chambre des Pairs, séance du 13 mars 1826 : 290-300.

grec de Paris pour sa part consacre des sommes importantes au rachat des esclaves grecs (9 600 F en 1828, soit presque 20 % des dépenses de cet exercice)²⁹.

Un chapitre permanent du budget du comité est consacré à la prise en charge de l'éducation de jeunes Grecs : 4 618 F en 1825, 17 172, 77 F en 1826, 19 707,10 F en 1827, et 13 336 F pour 1828³⁰. L'idée est apparue dès les premières réunions du comité ; on envisageait alors d'en faire l'offre aux principaux chefs militaires grecs pour leurs enfants, en vue – selon le témoignage d'Eynard – d'« exciter le courage et le zèle des Grecs ; en montrant à quel point on honore et on estime le dévouement des illustres défenseurs de cette cause, le comité espère qu'en gagnant la confiance des chefs grecs, il pourra avoir sur eux une influence morale utile³¹ ». À sa création, le comité de Genève inscrit l'éducation de jeunes Grecs en tête des objectifs qu'il se fixe, en donnant à ce projet un sens un peu différent ; on veut leur « donner une éducation qui les rendrait dans la suite, utiles à leur pays [...] suivant leur état et leurs dispositions dans les lettres et les sciences ou dans les métiers³² ». En 1824 déjà, les philhellènes anglais Blaquièrre et Hastings avaient ramené à Londres en vue de leur éducation une vingtaine de jeunes Grecs³³. À Paris, on prend en charge avec une dizaine d'autres le fils de Constantin Canaris, célèbre corsaire grec. Le pédagogue suisse Emmanuel de Fellenberg, émule de Pestalozzi, reproche au comité de « mettre en spectacle les rejetons des héros de la Grèce moderne, desquels on ne réussira, de cette manière, qu'à faire des

²⁹ *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 10, juillet 1828-février 1829.

³⁰ *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 2, 5, 7, 9, 10.

³¹ Lettre à Marc-Auguste Pictet, 13 février 1825, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup.1871.

³² Lettre de Guillaume Favre-Bertrand, président du Comité de Genève, à Guillaume Ternaux, président du Comité de Paris, 18 octobre 1825, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers David Munier, Ms 3228.

³³ Lettre de de Reverseaux au général Guillemot, 15 novembre 1824, Archives du ministère des Affaires étrangères (Nantes), Constantinople B 249.

incroyables à la mode de Paris³⁴ ». Lui-même demande en 1827 que le docteur Gosse lui choisisse six jeunes Grecs pour une expérience d'éducation modèle, dans son domaine-école de Hofwyl, pensant qu' « on ne peut assurer le salut de la Grèce qu'en lui préparant une éducation nationale capable de restaurer sa moralité [...] que le naturel distingué de la nation grecque a surtout besoin, que l'on isole ses générations naissantes vis-à-vis de Dieu et de la nature, au milieu du torrent de corruption qui les entraîne [...] (que) nous devons tâcher d'acquitter la dette, que nous a imposée la Grèce antique en fournissant à la Grèce moderne les éléments les plus essentiels d'une restauration morale complète, et enrichie par ce que nos progrès dans les sciences et les arts ont de bienfaisant³⁵ ». À Lausanne et à Bâle, des comités se sont même donné pour but exclusif l'éducation de jeunes Grecs. Ce souci pédagogique se retrouve aussi dans les articles que *La Revue encyclopédique* consacre à la Grèce, en parfaite conformité avec l'intérêt que porte son directeur, Marc-Antoine Jullien, aux questions d'éducation et aux pédagogues suisses en particulier³⁶. Ce souci rejoint les positions de Coray, assez réservé par rapport à la révolution en cours, qui aurait souhaité que la nation se forme par l'instruction avant de se constituer par les armes. Retrouvant pour sa part les préoccupations du colonel Stanhope, Maxime Raybaud, un jeune officier français, qui avait combattu en Grèce dès les premières années, et qui avait participé à deux des expéditions organisées par le comité de Paris, projette en 1828 d'y retourner installer une imprimerie et créer un journal³⁷. Le même souci phi-

³⁴ Lettre à J.-G. Eynard, 5 décembre 1827, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup.1885, folios 252-523.

³⁵ Lettre à Guillaume Favre-Bertrand, 27 juillet 1827, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers David Munier, Ms. 3227, folios 69-70.

³⁶ Voir R.R. Palmer, *From Jacobin to Liberal, Marc-Antoine Jullien, 1775-1848*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

³⁷ Lettres à J.-G. Eynard, 30 avril 1828, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup.1885, folios 44-45 ; et 30 mai 1828, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Etienne Dumont, Ms. Dumont 77, folios 184-185.

lanthropique d'édification – aux deux sens du mot – d'une Grèce nouvelle préside en décembre 1828 à la création à Paris d'une « Société hellénique pour la propagation des connaissances utiles en Grèce », à laquelle participent parmi de nombreuses personnalités du monde artistique, littéraire et universitaire, plusieurs membres du comité grec de Paris³⁸.

Les moyens d'actions

Cette activité multiforme requiert des moyens financiers – de l'argent – et des moyens intellectuels – de l'information. Pour l'argent, on utilise très largement la formule de la souscription lancée par les philanthropes quelques années avant la Révolution. C'est une pratique courante tout au long du siècle, utilisée à des fins très variées – depuis l'achat du château de Chambord pour le jeune duc de Bordeaux jusqu'au monument Henry, au moment de l'affaire Dreyfus, en passant par l'aide à la veuve du général Foy, le rachat de la maison de Lafitte après qu'il ait fait faillite ou l'édition des œuvres de Lamartine ; on y a aussi recours pour des causes beaucoup plus obscures et locales. Les souscriptions pour les Grecs commencent dès les premiers mois de l'insurrection, elles se font d'abord pour des objectifs précis : aider les jeunes Grecs étudiants en France que la guerre prive de leurs ressources, aider les jeunes Allemands partant combattre en Grèce, aider les réfugiés à rejoindre leur patrie.

Avec l'apparition des grands comités, les souscriptions deviennent permanentes et visent à aider les Grecs, sous toutes les formes qu'on jugera utile. Certains donateurs importants peuvent cependant encore affecter leurs dons à des objets définis comme le duc d'Orléans pour la pharmacie du docteur Bailly. Prosper Enfantin rapporte qu'une souscription des élèves de l'École polytechnique, pour laquelle il avait rédigé un appel en 1826, avait

³⁸ Archives nationales F⁷ 6700, dossier 12, et *Société hellénique, bulletin de ses travaux et de ses séances*, n° 1 et 2, 1829.

échoué parce que certains exigeaient qu'on achète des armes, et que d'autres estimaient qu'on avait davantage besoin de vivres et de médicaments³⁹. Les comités – les « boutiques à souscriptions »⁴⁰, sur lesquels Metternich ironise – souvent composés des premiers et des principaux donateurs, sont institués d'abord pour garantir le bon usage des fonds et publient régulièrement leurs comptes. Les souscriptions donnent lieu à deux autres types de publication : les appels à souscriptions et les listes de souscripteurs. Les premiers forment une sorte de genre littéraire : Charles de Rémusat⁴¹, Sismondi⁴² en ont rédigé, et Chateaubriand présente – avec l'inimitable fausse modestie qui lui est coutumière – sa *Note sur la Grèce* comme un simple appel à souscription. Ils sont publiés dans la presse, ou diffusés sous forme de prospectus, imprimés ou même manuscrits ; on y indique les lieux où souscrire : les bureaux de certains journaux, ceux d'un notaire, une banque... Quant aux listes de souscripteurs, Catherine Duprat, dans son livre sur *Le Temps des philanthropes*⁴³, souligne qu'elles marquent une rupture avec la discrétion qu'exigeait la charité chrétienne. Leur publication vise d'abord à susciter l'émulation, une sorte de concurrence généreuse, mais aussi dans un cas comme celui-ci, qui a une portée politique autant que philanthropique, à manifester une prise de position, comme le feront au siècle suivant nos manifestes et pétitions. Les dons considérables – parfois anonymes – de 1 000 francs ou plus – voisinent avec de très modestes (1 franc, 5 francs) ; ils viennent de toute la France ; la plupart sont individuels, mais certaines sommes sont collectées par l'intermédiaire de loges maçonniques (le grand maître du

³⁹ Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 7643 Correspondance de Prosper Enfantin, folio 24.

⁴⁰ Lettre à Neumann, 12 juin 1826 (DIMOPOULOS, 1962).

⁴¹ *Journal de la Société de la morale chrétienne*, n° 10 : 178-182.

⁴² Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers du pasteur Lütcher, Ms. sup. 1891, folios 138-139.

⁴³ *Pour l'amour de l'humanité, Le temps des philanthropes, La philanthropie parisienne des Lumières à la Monarchie de Juillet*, t. I, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques : 54-55.

Grand Orient de France, le duc de Choiseul⁴⁴, est membre du Comité de Paris) ou – en Suisse en particulier – de cercles ou sociétés.

Le Comité de Paris, qui recueille aussi les sommes collectées par certains comités étrangers (en Allemagne, aux Pays-Bas et en Suède), annonce pour l'année 1825, 239 649 F de recettes, pour 1826 – la grande année – 1 232 891 F, pour 1827, 157 965 F, et pour 1828, 11 511 F⁴⁵. Soit sur l'ensemble des quatre années, un peu moins de 1 700 000 F collectés, dont plus des deux tiers pour la seule année 1826. (Les recettes budgétaires de la France pour 1815 s'élevaient à 618 millions)⁴⁶.

Eynard, qui est l'un des plus constants et des plus généreux donateurs, lance en 1827, quand les rentrées commencent à baisser, un système de souscription hebdomadaire, espérant – selon une autre technique en cours d'élaboration dans les mêmes milieux philanthropiques, celle de l'épargne populaire – élargir le public des donateurs⁴⁷. D'autres procédés ont été mis en œuvre : la quête des Dames de la bonne société parisienne ou lyonnaise a fait grande impression ; on a organisé des loteries alimentées par des dons d'œuvres d'artistes parisiens ou genevois, de livres, ou d'objets plus inattendus comme les semoirs offerts par Emmanuel de Fellenberg⁴⁸ ; Mademoiselle George a donné des représentations au bénéfice des Grecs à Lyon et à Grenoble ; le grand concert du Vauxhall a rapporté 18 750 F. Enfin beaucoup d'ouvrages – et

⁴⁴ Plus exactement « souverain grand commandeur du Suprême Conseil », voir Gérard Gayot, *La Franc-Maçonnerie française, textes et pratiques (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Gallimard, 1980 : 25.

⁴⁵ *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 10 : 79.

⁴⁶ Voir André Jardin et André-Jean Tudesq, *La France des notables, 1. L'évolution générale, 1815-1848*, Paris, Le Seuil, 1973 : 21.

⁴⁷ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers du pasteur Lütcher, Ms. sup. 1891, folios 150-151, et Papiers Eynard, Ms. sup. 1884, folios 11-14.

⁴⁸ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1885, folios 74-75.

des gravures – sont annoncés dans la presse ou dans la *Bibliographie de la France* avec la mention : « vendu au profit des Grecs ».

Pour utiliser au mieux les sommes collectées et répondre, comme ils se le proposent, aux besoins des Grecs, les comités ont besoin aussi d'informations – ce qui présente quelques difficultés. Les conditions de transport, dans un pays en guerre, imposent une extrême lenteur à la circulation des nouvelles ; cette lenteur crée entre l'action des philhellènes et les événements auxquels ils se réfèrent, sur lesquels ils voudraient peser, un décalage surprenant : le concert du Vauxhall, tout particulièrement dédié à l'héroïsme des défenseurs de Missolonghi, a lieu le 28 avril, la place est tombée le 22, on ne le saura en France que le 14 mai. Ce délai d'un mois ou davantage favorise les rumeurs et les fausses nouvelles, de même que l'absence d'un système d'information véritable : la première agence d'information, l'agence Havas, ne sera créée qu'en 1832 ; les journaux se contentent de reprendre les articles de confrères géographiquement plus proches de l'événement – *Le Spectateur oriental*, publié à Smyrne, proche des commerçants du Levant et très hostile à la cause grecque, ou certains journaux allemands comme *La Gazette d'Augsbourg* – ou de publier des correspondances de particuliers, collectées de façon un peu hasardeuse, et sans plus de vérification. Aussi le premier soin du Comité de Paris à sa création est d'envoyer sur place le général Roche, chargé avant tout autre chose de recueillir des informations pour orienter l'action du comité ; les responsables des expéditions successives – et plus particulièrement, un membre du comité, Eugène d'Harcourt – auront aussi une mission d'information. Le poids considérable que prend très vite Jean-Gabriel Eynard dans le mouvement philhellène provient pour beaucoup de sa capacité à recueillir et à transmettre des nouvelles : il a des liens très étroits avec le comte Capodistria et avec un prélat grec réfugié à Pise, le métropolite Ignace⁴⁹, qui entretiennent leurs propres réseaux d'information. Il saisit également toutes les occa-

⁴⁹ En particulier : Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1888, folios 177-256.

sions, comme le désir de voyager en Grèce qu'expriment deux jeunes patriciens de Genève, rencontrés à Florence en janvier 1826, Franck Marcet et William Romilly⁵⁰ ; et il utilise aussi comme informateurs les agents ioniens ou italiens qui organisent pour lui l'achat, le transport et la distribution des secours en Grèce. Son abondante correspondance est en grande partie consacrée à rediffuser auprès des uns ou des autres ce qui lui a été communiqué. Et il devient une des principales sources d'information sur la Grèce de la presse parisienne ou genevoise.

Le discours du philhellénisme

Lieux et formes d'expression

La presse de la Restauration informe très médiocrement, surtout de ce qui se passe au loin, mais c'est d'abord une presse d'opinion – qui, en France au moins et en Angleterre, jouit, malgré toutes les entraves de la censure et les efforts du gouvernement Villèle pour se l'approprier, d'une liberté sans précédent, et suscite un intérêt passionné qu'elle ne rencontrera peut-être plus que rarement au même degré. C'est pour beaucoup à travers elle que se constitue et se diffuse le discours philhellène. À l'automne 1821, le premier – et le plus important – débat sur la question grecque oppose le royaliste Achille de Jouffroy, au retour du Congrès de Laybach, qui condamne l'insurrection au nom du principe de légitimité, dans les colonnes de *La Gazette de France*, et le non moins royaliste Louis de Bonald qui, dans *Le Journal des Débats*, justifie au contraire le combat des Grecs, en niant que le principe de légitimité puisse s'appliquer à l'Empire ottoman et en

⁵⁰ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers David Munier, Ms. sup. 3226.

dehors de l'Europe chrétienne⁵¹. Une publication comme la *Revue encyclopédique* apporte un soutien constant à la cause, avec des articles importants de Jean-Baptiste Say, de Sismondi, du Grec Michel Schinas ou de l'Anglais Edward Blaquièrre. *Le Globe* qui soutient les Grecs dès sa création, en 1824, publie de petits articles de Sainte-Beuve consacrés aux îles grecques et une série de textes du philosophe Théodore Jouffroy sur la « Révolution grecque »⁵². À la différence de la presse, brochures et livres échappent à la censure et l'affaire grecque inspire de nombreux essais politiques, comme les cinq que publie en 1822, 1823, 1825, 1826 et 1828⁵³, un écrivain politique alors renommé, l'abbé de Pradt, ancien député à la Constituante, ancien archevêque de Malines et surtout agent diplomatique sous l'Empire. On écrit aussi, à chaud, l'histoire de la « régénération de la Grèce »⁵⁴, comme l'a fait Pouqueville – un médecin de l'expédition d'Égypte, qui, capturé après un naufrage, a passé plusieurs années en Grèce, et dont le monumental *Voyage dans la Grèce*, en cinq volumes, publié en 1820-1822, fait autorité. En 1825, Armand Carrel, le futur chef républicain, tente en 500 pages, un *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*. Plusieurs de ceux qui sont partis combattre en ramènent des mémoires, plus ou moins fiables, comme ceux de Maxime Raybaud, Olivier Voutier ou Philippe Jourdain⁵⁵...

⁵¹ *Le Journal des Débats*, 20 septembre, 28 oct. et 8 novembre. 1821 ; *La Gazette de France*, 21 et 23 septembre, 3, 5, 14 et 21 octobre 1821.

⁵² *Le Globe*, 30 octobre, 20 novembre, 18 décembre 1824, 19 et 26 février, 16 et 19 avril 1825.

⁵³ De la Grèce dans ses rapports avec l'Europe (1822), Parallèle de la puissance anglaise et russe relativement à l'Europe, suivi d'un aperçu sur la Grèce (1823), Vrai système de l'Europe à l'égard de l'Amérique et de la Grèce (1825), L'Europe par rapport à la Grèce et à la réformation de la Turquie (1826), De l'intervention armée pour la pacification de la Grèce (1828).

⁵⁴ *Histoire de la Régénération de la Grèce comprenant le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824*, en quatre volumes, Paris, 1824.

⁵⁵ Maxime Raybaud, *Mémoires sur la Grèce, pour servir à l'histoire de la guerre de l'Indépendance*, Paris, 1825 ; Olivier Voutier, *Mémoires du Colonel Voutier sur la guerre actuelle des Grecs*, Paris, 1823, et *Lettres sur la Grèce, notes et chants populaires, extraits du portefeuille du colonel Voutier*, Paris, 1826 ; Philippe Jourdain, *Mémoires historiques et militaires sur les événements de la Grèce*, Paris, 1828.

L'éloquence parlementaire, à laquelle l'opinion est très attentive, évoque bien sûr la cause des Grecs par les voix de Benjamin Constant, du général Foy, de Chateaubriand ou de Joseph Laîné. De façon plus volatile, mais sans doute pas moins efficace, elle est également présente dans les conversations : les notes où Eynard, lors de ses séjours parisiens, s'essaie à les transcrire, donnent un aperçu de ce qu'on peut dire des Grecs dans les salons⁵⁶. Mais la forme la plus caractéristique dans laquelle s'exprime l'enthousiasme philhellénique, c'est la poésie. La poésie de circonstance est alors de pratique courante – enregistrant avec une grande fidélité les émotions de l'opinion ; on chantera tour à tour la naissance du duc de Bordeaux, la prise du Trocadéro, les héros de Missolonghi, plus tard les Trois Glorieuses, la prise d'Alger, la révolution polonaise... Les plus grandes poètes – Victor Hugo ou Lamartine, Byron ou Shelley, les poètes à la mode (Casimir Delavigne avec ses *Messéniennes* ou Béranger) y sacrifient comme les versificateurs les plus obscurs ; on s'y livre en province autant qu'à Paris.

Une place à part doit être faite ici à l'ouvrage de Claude Fauriel – *Chants populaires de la Grèce moderne* – publié en deux volumes en 1824, avec beaucoup de retentissement ; ce pionnier de l'histoire littéraire comparée inaugure un genre, celui du recueil de poésie populaire à caractère national. Les chants qu'il a collectés auprès des Grecs résidant en France, à Venise et à Trieste sont présentés dans le texte grec avec une traduction en regard, et précédés d'un « argument » explicatif. Un long « discours préliminaire » donne une sorte de tableau ethnographique de la Grèce moderne, insistant en particulier sur la figure des « klephtes » qu'il rendra populaire, et sur les coutumes traditionnelles. Le poète allemand, Wilhelm Müller, à qui Schubert a emprunté les textes de son *Voyage d'hiver*, et qui avait publié dès 1821 des *Lieder der Griechen*, en fit une traduction allemande.

La multiplication des images participe enfin à sa manière à la mobilisation de l'opinion. La grande peinture – néo-classique ou romantique – y trouve un sujet riche en couleurs exotiques, en scènes

⁵⁶ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1868-1871.

dramatiques ou expressions pathétiques : Delacroix, bien sûr, mais aussi Géricault, que la mort a empêché de mener à bien son tableau grec, ou Ary Scheffer. La gravure popularise certains motifs. Et une imagerie de la vie quotidienne consacre et rend plus proche encore la présence de la cause grecque : étiquettes de produits comme le savon des Grecs, ou la liqueur des courageux Grecs..., une série d'assiettes à sujets de la manufacture de porcelaine de Montereau, un très grand papier peint panoramique réalisé par la maison Zuber de Rixheim, près de Mulhouse⁵⁷...

Axes thématiques

Pour le contenu de ce discours avec ce qu'il laisse paraître des ressorts de la mobilisation et de la signification de cet enthousiasme, j'en donnerai un aperçu très schématique à travers quatre axes plus immédiatement perceptibles : 1) le jeu entre hostilité à l'Empire ottoman et sympathie pour la Grèce ; 2) l'articulation entre l'image de la Grèce antique et les réalités de la Grèce moderne ; 3) l'équilibre entre la compassion pour les souffrances et l'admiration pour l'héroïsme ; 4) la tension entre adhésion à la cause et distance envers les hommes.

1) En 1821-1822, notant ses conversations fréquentes avec l'ambassadeur de Russie, Pozzo-di-Borgo, où l'un et l'autre spéculent sur les chances d'une guerre entre Russie et Turquie, Eynard laisse paraître plus que le désir d'une indépendance de la Grèce, dont il parle peu, celui de la destruction de l'Empire ottoman, du moins de son expulsion hors d'Europe et de la reconquête symbolique de Constantinople⁵⁸. Les Grecs ont eu la chance d'affronter un ennemi que l'opinion européenne « aimait à haïr », un méchant de bonne qualité. L'image de l'Empire turc, à peu près identifié à l'Islam, est devenue très négative depuis que Machiavel et Montesquieu en ont

⁵⁷ Musée du Papier peint, à Rixheim (Haut-Rhin).

⁵⁸ Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1870.

fait le modèle du despotisme oriental. Accusant le fanatisme, les cruautés d'un pouvoir despotique ou les incapacités d'un régime archaïque, on peut le condamner au nom de la morale et de la religion comme au nom du progrès et de l'histoire. Sismondi fait dans un article de la *Revue encyclopédique* une description très sombre des institutions ottomanes : une justice corrompue, l'avidité et la vénalité des pachas, la dépendance même où l'incurie des Turcs les met envers ceux qu'ils entendent dominer, janissaires ou nobles phanariotes⁵⁹. Louis de Bonald, quant à lui, dans son débat avec Achille de Jouffroy, reprend le thème de la conquête – alors très couru en histoire et en philosophie politique – pour dénier toute légitimité à la présence turque en Europe ; l'image des Turcs campant dans les Balkans fait ressortir l'absence de cette assimilation civilisatrice, où il voit la justification *a posteriori* de la conquête⁶⁰. En cette période de reviviscence chrétienne, il paraît difficilement pensable de soutenir ceux qu'on désigne volontiers comme les « ennemis du nom chrétien ». Le silence, d'ailleurs, des autorités de l'Église catholique étonne et scandalise, contrastant avec la forte mobilisation des églises protestantes en Suisse ou en Angleterre. Metternich lui-même n'envisage jamais d'intervenir activement contre les Grecs ; il doit se contenter d'espérer discrètement que les Turcs, puis les Égyptiens, sauront en venir à bout. La Sainte-Alliance atteint là une frontière. Parce qu'elle s'affrontait à un ennemi qui ne participait pas de la civilisation européenne et chrétienne, la révolution grecque a échappé à l'écrasement rapide qu'ont subi celles d'Italie et d'Espagne. Mieux : elle a capté à son profit la métaphore de la Croisade. Celle-ci qui a beaucoup servi pour justifier aussi bien l'élan de la conquête révolutionnaire que la mobilisation européenne contre la Révolution, retrouve avec la publication de l'*Histoire des Croisades* de Joseph Michaud, entre 1825 et 1829, un peu de sa réalité historique – et la cause des Grecs paraît redonner actualité au mythe dans les lieux mêmes où il a pris naissance. Symboliquement, certains des étudiants allemands qui passent à

⁵⁹ Ainsi nommés à cause du quartier du Phanar où ils habitent à Constantinople. *Revue encyclopédique*, mai, juin et juillet 1825.

⁶⁰ *Le Journal des Débats*, 20 septembre 1821.

Strasbourg allant en Grèce, l'été 1821, arborent une petite croix de feutre rouge⁶¹.

2) L'enthousiasme européen aurait certainement été plus tiède, s'il s'était agi des Serbes ou des Bulgares, de tout autre peuple de la région que les Grecs. Est-il nécessaire de rappeler le rôle central de la référence à l'antiquité classique – et particulièrement grecque – dans la culture européenne ? Elle reste le principal fondement de l'instruction dispensée dans les lycées et collèges pour longtemps encore. On se trouve de plus à la fin d'une période de réactivation du modèle antique, dont témoignent les écrits de Winckelmann, des découvertes archéologiques – souvent spectaculaires (on vient justement de découvrir la *Vénus de Milo*, en 1820), la poésie d'André Chénier, la peinture et la sculpture néo-classiques – David et Canova, et bien sûr les souvenirs antiques qui obsèdent les acteurs de la Révolution française. Dans les premiers temps surtout, les textes en faveur des Grecs – comme l'appel que rédige Ambroise Firmin-Didot, à l'automne 1821 pour une des premières souscriptions⁶², ou le *Discours sur les services que les Grecs ont rendus à la civilisation*, prononcé à la séance publique de la Société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg, le 30 juillet 1821, par le professeur Schweighhauser, développent couramment le thème d'une dette dont l'Europe aurait à s'acquitter envers la Grèce, mère de la civilisation. Il a peut-être eu plus d'importance encore en Angleterre – malgré la parfaite indifférence affichée à cet égard par Byron, et surtout en Allemagne où l'idée d'une ressemblance entre leur pays et la Grèce antique hante des œuvres comme celle de Hölderlin ou de Guillaume de Humboldt ; le roi de Bavière voue à cette antiquité grecque un culte auquel Munich a dû une spectaculaire glyptothèque et la Grèce moderne, d'importants subsides, des renforts militaires et... trente ans de monarchie bavaroise. Le modèle des héros de Plutarque, qui enflammait plus d'un de ceux qui sont partis combattre en Grèce, a probablement contribué aussi beaucoup à leurs déceptions, quand ils ont eu à confronter cette

⁶¹ Archives départementales du Bas-Rhin, 3 M 20.

⁶² *Souscription française en faveur des Grecs*, Paris, s.d. [1821].

image à la réalité des guérilleros de la Grèce moderne. Dans le « discours préliminaire » de son recueil, Fauriel – pourtant spécialiste de la poésie homérique – déplore que les voyageurs « décidés d'avance à s'extasier sur les vestiges les plus douteux de ce qu'elle [la Grèce] fut il y a deux ou trois mille ans » n'aient parlé « qu'en passant » des « sept ou huit millions d'hommes, restes certains, restes vivants de l'ancien peuple de cette terre idolâtrée⁶³ ». Mais la Grèce a eu cette autre chance – au regard toujours de l'opinion européenne – de pouvoir aussi bien séduire les sensibilités néo-classiques (fréquentes dans les milieux libéraux) qu'offrir à l'exaltation romantique (encore plutôt de sympathie monarchiste et catholique) des images d'exotisme oriental ou la rudesse un peu barbare des brigands patriotes. Le titre qu'Edgar Quinet donne à son premier livre, le récit de son très rapide voyage en Grèce avec l'expédition scientifique de Morée : *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité*⁶⁴, témoigne bien de cette coexistence des deux images. La continuité qu'on suppose entre les deux Grèce participe aussi de l'élaboration en cours de l'idée de nationalité, comme l'indique Augustin Thierry, dans la préface de son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, en se référant au recueil de son mentor et ami, Claude Fauriel : « Le regret patriotique vit encore au fond des cœurs longtemps après qu'il n'y a plus d'espérance de relever l'ancienne patrie [...] Voilà ce que des travaux récents nous ont appris pour la nation grecque, et ce que j'ai trouvé pour la race anglo-saxonne, en recueillant son histoire où personne ne l'avait cherchée, dans les légendes, les traditions et les poésies populaires⁶⁵ ».

3) Le discours du philhellénisme – dans les appels à souscriptions en particulier – fait coexister aussi deux figures également mobilisatrices – celle du malheur des victimes et celle de l'héroïsme des combattants. L'évocation de femmes, d'enfants, de vieillards,

⁶³ *Chants populaires de la Grèce moderne*, t.1, Paris, 1824.

⁶⁴ Nouvelle édition par Willy Aeschmann et Jean Tucoo-Chala, Paris, Les Belles-Lettres, 1984.

⁶⁵ Cité par M. Gauchet, « Les Lettres sur l'histoire de France d'Augustin Thierry », *Les Lieux de Mémoire*, II, *La Nation*, vol. 1 : 314.

exposés à la famine, au meurtre, au viol, ou à l'esclavage émeut à coup sûr une sensibilité qui exalte la compassion pour les souffrances d'autrui, nourrie de la lecture de Rousseau comme, pour certains, des souvenirs de la Terreur et de l'émigration. Cette sensibilité – dont Adam Smith avait fait la doctrine dans la *Théorie des sentiments moraux*⁶⁶ et dont Luc Boltanski a récemment proposé une analyse – a pu contribuer à soutenir le mouvement philanthropique, qui connaît à l'époque un renouveau marqué. Charité chrétienne et philanthropie humanitaire peuvent très bien s'y confondre, comme l'indique le terme de « charité sociale » employé dans certains textes philhellènes. Mais on insiste souvent aussi sur le fait que ces souffrances sont assumées : il suffirait aux Grecs d'apostasier, de renier le christianisme pour y échapper. La souffrance devient martyr, une souffrance de témoignage, une souffrance héroïque. Ainsi cet épisode de la chute de Missolonghi rapporté avec admiration : certains des assiégés qui n'ont pu s'échapper provoquent une gigantesque explosion et payent de leur propre mort celle d'un grand nombre de leurs assaillants⁶⁷. L'admiration autant que la compassion incite à se porter au secours des Grecs. Eynard qui pense, par ailleurs, que « les Grecs ne deviennent des héros que parce qu'on les massacre »⁶⁸ soutient dans un autre texte qu'on ne doit pas abandonner les Grecs parce qu'ils ne se sont pas abandonnés eux-mêmes⁶⁹. « Aide-toi le ciel t'aidera », la formule lancée par Guizot en 1830 aura le succès que l'on connaît... En prolongement des deux motifs ainsi articulés, on a d'un côté l'évocation des dangers extrêmes qui menacent les Grecs ; c'est le thème récurrent de la « guerre d'extermination », introduit très tôt par Pouqueville, selon qui les Turcs auraient un projet délibéré d'ex-

⁶⁶ Nouvelle édition, Presses universitaires de France, 1999.

⁶⁷ *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 1, juin 1826 : 16-17.

⁶⁸ 22 mai 1823. Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers Eynard, Ms. sup. 1868.

⁶⁹ Prospectus pour la « Souscription ouverte à Genève en faveur des Grecs à trois sols par semaine jusqu'à la fin de mai 1827 », Papiers du pasteur Lütcher, Ms sup. 1891, folios 150-151.

termination des populations grecques⁷⁰, ou même chrétiennes. Il faut donc secourir les Grecs pour qu'ils survivent. Une variante désigne plutôt par cette formule le caractère de part et d'autre inexpiable du conflit, tel que les deux populations ne peuvent plus coexister : l'indépendance est la seule solution, et Sismondi, par exemple, envisage assez froidement les déplacements de population qui seront nécessaires pour assurer une certaine homogénéité aux nouveaux États⁷¹. Le thème de l'héroïsme se prolonge quant à lui dans l'idée d'une victoire presque certaine, imminente. Il faut soutenir les Grecs, parce qu'ils vont gagner – ou, variante, continuons à soutenir les Grecs pour que les sacrifices que nous avons faits jusqu'à présent n'aient pas été inutiles. La mobilisation a pu trouver de la force dans cette possibilité de considérer, alternativement ou simultanément, ces deux aspects de la guerre – souffrance et héroïsme – et ces deux perspectives – menaces d'extermination et assurance de la victoire.

4) On se plaît à souligner dans les récits de combat, la disproportion des forces, les victoires remportées par un petit nombre de guerriers démunis sur des troupes nombreuses, incomparablement plus fortes. Comme si, selon le modèle biblique de David vainqueur de Goliath, cette victoire du plus faible témoignait de quelque secours surnaturel – ou de la valeur supérieure de la cause – celle-là même qui, ordre providentiel ou nécessité historique, semble promettre une victoire certaine : celle de la civilisation (grecque, c'est-à-dire européenne) sur la barbarie (turque, ou asiatique). Trois termes à forte teneur axiologique reviennent avec insistance quand il s'agit de définir la cause : humanité, religion, liberté. La triade allie de façon caractéristique deux termes – liberté et humanité – qui participent du souvenir révolutionnaire, en écho notamment au décret de la Convention déclarant en novembre 1792, que la nation française « accordera fraternité et secours à tous les peuples qui veulent recouvrer leur

⁷⁰ Cité et commenté par Sismondi dans la *Revue encyclopédique*, mai 1825 : 385-388.

⁷¹ *Revue encyclopédique*, juillet 1825 : 78-80.

liberté »⁷² – à une référence chrétienne, qui pourrait convenir aussi bien aux crispations réactionnaires de la Congrégation qu'aux versions modernisées ou républicanisées qu'en proposeront bientôt Lamennais ou Buchez (mais qui renvoie aussi, en Suisse ou en Angleterre, à l'esprit missionnaire protestant). Cette synthèse contribue à rendre possible l'espèce d'unanimité qui finit par se faire autour de la cause des Grecs. Un peu en marge de l'action politique ordinaire, le philhellénisme représente – dans le cadre français – un moment de suspens : les libéraux à qui leur échec catastrophique de 1824 semble interdire tout espoir d'accéder au pouvoir dans un avenir pas trop lointain, comme Chateaubriand et ses amis, frustrés dans leurs ambitions ministérielles, y trouvent un terrain de repli avec une cause qui paraît transcender les petites choses de la politique ordinaire ; la droite gouvernementale, maintenant certaine de son pouvoir, peut de son côté d'autant mieux s'accorder le luxe de cette générosité lointaine que la diplomatie officielle s'oriente vers une intervention aux côtés des Grecs.

La cause a d'ailleurs aussi des définitions plus stratégiques ; beaucoup, en France ou en Angleterre, voient dans la création d'un nouvel État grec la meilleure barrière contre les visées impériales de la Russie en Méditerranée. Et elle autorise encore les élaborations utopiques qui n'ont pas manqué de s'accrocher à cette nouvelle frontière : le docteur Bailly soumet à l'Assemblée nationale grecque un projet d'exploitation du pays par une société de capitalistes semblable aux grandes compagnies coloniales⁷³ ; d'autres rêvent de colonies de peuplement qui feraient de la petite et si pauvre Grèce, une seconde Amérique⁷⁴.

⁷² Décret de La Révellière-Lépeaux, le 29 novembre 1792, cité par Mona Ozouf, « Alphonse Dupront et l'idée républicaine », *Le Débat*, n° 99, mars-avril 1998 : 69.

⁷³ Archives nationales, 300 AP (III) 23, et *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 5, décembre 1826 - janvier 1827 : 31-34.

⁷⁴ Par exemple, *De l'empire grec et du jeune Napoléon*, d'après le compte rendu que fait de cette brochure M.-A. Jullien dans *La Revue encyclopédique*, octobre 1828 : 101.

Il y a quand même des réfractaires : une pétition de la Chambre de commerce de Marseille dénonce les méfaits des pirates grecs dans l'Archipel⁷⁵ ; le phénomène, endémique, s'est aggravé quand les chances de l'insurrection ont semblé perdues, et les efforts des autorités grecques pour y mettre un terme n'ont pas eu grand résultat. Les commerçants marseillais ne font que relayer l'hostilité de leurs collègues levantins, que le développement de la piraterie a exaspérée, mais qui est plus ancienne : les troubles liés à l'insurrection nuisent à la prospérité du commerce et pourraient même menacer la vie et les biens des populations franques ; le développement de la marine grecque déjà considérable fait craindre aussi que leur concurrence ne devienne irrésistible avec l'indépendance. La figure des pirates grecs – de leur insolence, de leur rapacité, de leur cruauté – entre de plus en consonance avec les témoignages défavorables de certains qui reviennent de Grèce. En un temps où l'on s'intéresse assez à la « psychologie des peuples », le caractère national grec se dessine presque à rebours de la sublimité de la cause. Au point que certains, comme l'Anglais David Urquhart, changeront leur engagement aux côtés des Grecs en une admiration sans réserve pour les Turcs (Woodhouse, 1969 : 149). Le portrait peu flatteur qu'un témoin très favorable à la lutte des Grecs comme Philippe Jourdain fait de leurs chefs politiques s'accorde mal également à la haute idée qu'on a du rôle des grands hommes dans l'histoire⁷⁶. La littérature philhellène s'efforcera donc d'expliquer ces défauts et ces faiblesses des Grecs par leur situation politique ou par l'influence délétère des Turcs, laissant espérer que l'indépendance, les progrès de l'instruction et une bonne constitution y remédieraient. Certains, plus indulgents ou plus heureux, pensent déjà comme Tomaso Petrini, un agent italien de J.-G. Eynard qui lui écrit au cours d'une mission en juillet 1826 : « jusqu'ici ma persuasion regardait plutôt la cause que les hommes. Mais je suis entraîné par tout ce que j'ai vu, et mes vœux seront toujours pour le succès de la

⁷⁵ Archives du ministère des Affaires étrangères, Correspondance politique-Grèce-3, folios 96-97.

⁷⁶ Mémoires historiques et militaires sur les événements de la Grèce, Paris, 1828, t.1 : 29-34, 96-97.

cause, autant que pour la conservation et la prospérité de ces hommes admirables et intéressants⁷⁷ ».

Pour conclure, il est difficile d'apprécier exactement la portée d'une telle mobilisation. Des vies ont été sauvées, des affamés ont été nourris, des esclaves ont été rachetés et libérés, c'est certain, et c'est de toute façon beaucoup. Mais quel a été l'impact de cette mobilisation de l'opinion sur l'évolution des positions des États, sans laquelle l'issue de la guerre n'aurait probablement pas été la même ? Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les conditions de l'indépendance grecque qui en ont résulté, sans que le mouvement philhellène se fasse beaucoup entendre, sur la question des frontières par exemple. Un certain oubli tombera d'ailleurs vite sur ce mouvement si brillant : rééditant son livre en 1857, Quinet se lamente : « Qui se souvient aujourd'hui de l'émotion qu'éveillait le nom seul de la Grèce, de 1821 à 1829⁷⁸ ? » On y avait pourtant vu le symbole de la puissance victorieuse de l'opinion, capable d'infléchir les froids et mesquins calculs des cabinets ; un modèle dont s'inspire dès 1831 le soutien à une nouvelle cause : celle de l'indépendance et de la réunification de la Pologne. Mais on n'atteindra plus une pareille ampleur, la dimension européenne du philhellénisme. Sans doute l'équilibre trouvé à ce moment entre enjeu politique et action humanitaire ne se retrouvera pas non plus ; il y aura d'un côté l'action d'organisations comme la Croix-Rouge, fondée sur une position de stricte neutralité, à laquelle beaucoup plus tard certaines ONG apporteront le correctif du droit d'ingérence et du devoir de témoigner – et de l'autre, des mouvements politiquement partisans, comme l'engagement des brigades internationales aux côtés des républicains espagnols, ou la protestation contre l'intervention américaine au Viêt-Nam, qui participent du développement de nouvelles formes de guerre dans lesquelles l'idéologie joue un rôle essentiel.

⁷⁷ Lettre de Petrini à J.-G. Eynard le 21 juillet 1826, publiée dans les *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, n° 3, août-septembre 1826 : 20-27.

⁷⁸ Avertissement de l'édition de 1857 de *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité*.

Bibliographie

BOUVIER-BRON (M.), 1963 – *Jean-Gabriel Eynard (1775-1863) et le philhellénisme genevois*. Genève, Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard.

DAKIN (D.), 1955 – *British and American Philhellenes During the Greek War of Independence, 1821-1833*. Salonique, Institute for Balkan Studies.

DALLEGGIO (E.), 1949 – *Les Philhellènes et la Guerre de l'Indépendance*. Athènes, Institut français d'Athènes.

DEBIDOUR (A.), 1904 – *Le Général Fabvier, sa vie militaire et politique*. Paris, Plon.

DIMAKIS (J.), 1968 – *La guerre d'indépendance grecque vue par la presse française (période de 1821 à 1824) : contribution à l'étude de l'opinion publique et du mouvement philhellène en France*. Salonique, Institute for Balkan Studies.

DIMAKIS (J.), 1976 – *La presse française face à la chute de Missolongi et la bataille navale de Navarin*. Salonique, Institute for Balkan Studies.

DIMOPOULOS (A.), 1962 – *L'opinion publique française et la Révolution grecque, 1821-1827*.

Nancy, université de Nancy. Publications du Centre européen universitaire.

DRIAULT (E.), LHÉRIETIER (M.), 1925 – *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*. Paris, Presses universitaires de France.

ECHINARD (P.), 1973 – *Grecs et Philhellènes à Marseille de la Révolution française à l'indépendance de la Grèce*. Marseille, CNRS, Institut historique de Provence.

[Exposition, Institut français d'Athènes, nov.-déc. 1982], *Le Philhellénisme dans la vie quotidienne en France, 1824-1830* / catalogue par A. Amandry. Athènes, Institut français d'Athènes.

[Exposition, Bordeaux, Paris, Athènes, 1996-97], *La Grèce en révolte : Delacroix et les peintres français*. Paris, éditions de la Réunion des musées nationaux.

SAINT-CLAIR (W.), 1972 – *That Greece might be Free : the Philhellenes in the War of Independence*. Londres, Oxford University Press.

WOODHOUSE (C.M.), 1969 – *The Philhellenes*. Londres, Hodder and Stoughton.